

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

FRANCE INTER, 12 janvier 2026

Gérard Garouste : "L'intelligence artificielle, je la vois comme le Golem"

Lundi 12 janvier 2026

▶ ÉCOUTER (48 min)



Gérard Garouste dans son atelier, 2021 ©AFP - Joel Soget

Le peintre Gérard Garouste, connu pour ses toiles aux accents tantôt fantastiques, tantôt mystiques, a créé en 1991 avec sa femme Elisabeth, l'association éducative La Source et comme chaque année, une vente d'œuvres est organisée pour la financer.

Avec

- Gérard Garouste, artiste

Fils de collaborateur élevé dans une famille antisémite, Gérard Garouste s'est lancé dans l'étude de la langue hébraïque et de la Thora jusqu'à finir par se convertir au judaïsme.

Il est devenu artiste grâce à un oncle qui tapissait sa chambre avec des paquets de cigarette. *C'était un artiste sans le savoir, il faisait un dessin par an, et à chaque fois il dessinait un lièvre. Il voulait vérifier qu'il n'avait pas perdu la main.*

J'ai plusieurs ateliers, le plus intime est un studio dédié à la gravure où j'ai mis les photos de ma femme. Je ne me sentais pas capable d'avoir des enfants, ma femme ne m'a pas donné le choix, aujourd'hui j'ai quatre petits-enfants et j'en suis très heureux.

Dans le milieu des années soixante-dix il est étudiant en art, *"En 1968, tout le monde perdait la tête et tous les élèves des Beaux-Arts se prenaient pour des génies, c'est le meilleur moyen de ne rien apprendre. C'est en allant recopier les maîtres au Louvre que je me suis formé."*

Bipolaire, il lui faut éviter les émotions fortes. Chaque mois, il se rend à Saint-Anne pour éviter les crises de délire. Il raconte cette épopée intime dans le récit autobiographique *"L'Intranquille, autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou"* paru aux éditions de l'iconoclaste en 2009.

Marqué par la grande précarité de certains de ses concitoyens, il fonde en 1991 l'Association [La Source](#) à vocation sociale et éducative par l'expression artistique.

La conversion au judaïsme : réparer l'histoire familiale

Le point de départ du cheminement spirituel de Gérard Garouste ne pouvait être plus douloureux. Fils d'un collabo, élevé dans un environnement familial profondément antisémite, l'artiste explique comment cet héritage toxique a paradoxalement déclenché sa quête : « *Mon père était collabo. Mais c'est une sorte d'enseignement à l'envers qu'il m'a appris, parce qu'il m'a donné justement envie de dire mais c'est quoi un juif, qu'est-ce que ça veut dire.* » Cette question obsédante l'a conduit à entreprendre l'étude de l'hébreu il y a plus de vingt-cinq ans.

La conversion elle-même a nécessité deux années d'apprentissage intensif auprès d'un professeur qui allait devenir bien plus qu'un simple enseignant. Garouste confie qu'il maîtrise davantage la syntaxe et la grammaire hébraïques que la langue parlée : « *Je vais dans un café en Israël, si je veux rentrer dans une brasserie pour demander un café, j'hésite, je ne suis pas très doué.* » Mais c'est cette approche savante et érudite qui lui permet de pénétrer l'esprit de la Torah avec profondeur.

Les années de formation : entre génie autoproclamé et autodidaxie salvatrice

Le parcours artistique de Garouste témoigne d'une époque paradoxale. Élève des Beaux-Arts dans les années 1960-70, dans l'atelier du peintre abstrait Gustave Singier, il se souvient d'un enseignement délétère : « *Tout le monde se prenait pour des génies. Et ça donne souvent des résultats catastrophiques.* » L'école, marquée par l'idéologie post-soixante-huitarde, privilégiait la déconstruction des images avant même d'enseigner la technique. Une aberration pédagogique que l'artiste dénonce sans ambages, regrettant que la peinture n'ait pas conservé la rigueur du conservatoire de musique.

Condamné à l'autodidaxie, Garouste trouve refuge au Louvre où il copie inlassablement les maîtres. Une anecdote savoureuse illustre sa soif d'apprentissage : un jour, il ose examiner à la loupe le seul Greco du musée, ce qui lui vaut d'être rappelé à l'ordre par les gardiens. Regarder un tableau avec une loupe sans autorisation spéciale demeure apparemment un acte subversif dans les temples de l'art.

Avant les Beaux-Arts, sa vocation s'était déjà manifestée grâce à un oncle bourgeois, artiste naïf qui tapissait les murs de sa chambre avec du papier de paquets de cigarettes et peignait les meubles. Cet homme singulier, qui ne croyait pas que les Américains étaient allés sur la lune et n'osait pas passer devant la banque de peur que le banquier ne lui prenne son argent, lui a transmis une liberté essentielle : « *Grâce à lui, je suis artiste, parce que justement, lui, il ne savait pas que c'était un artiste.* » Chasseur au fusil à un coup, l'oncle dessinait un lièvre par an, pour vérifier qu'il n'avait pas perdu la main. Une leçon de modestie et de constance.

L'amitié fondatrice : Ribes, Modiano et le second degré comme langage secret

La pension où Garouste fut envoyé adolescent ressemblait à une caricature de pensionnat anglais : levé à six heures du matin, châtiments corporels, système de délation entre élèves. Un univers oppressant qui cachait néanmoins quelques pépites humaines. C'est là que le futur peintre rencontra Jean-Michel Ribes et Patrick Modiano, avec qui il noua immédiatement des liens puissants.

Ribes lui-même a expliqué sur France Culture en 2021 la nature de cette alchimie : « *La porte d'entrée de notre amitié, ça a été le sens de l'humour, le second degré, à partir de là, on avait confiance, on savait qui on était, et on pouvait aller plus loin et se dire des choses beaucoup plus fortes.* » Le rire comme sésame, la distance ironique comme rempart contre l'absurdité du monde. Garouste a immortalisé Ribes dans plusieurs tableaux, dont un portrait présent lors de sa rétrospective au Centre Pompidou. L'acteur et metteur en scène a posé pour son ami dans des compositions où il incarnait Don Quichotte, allongé sur une banquette avec un casque bizarre : « *Il avait l'air totalement ridicule, et pour moi c'était un parfait modèle.* »

Mais l'épisode le plus fascinant de leur complicité concerne l'interprétation d'un rêve. En 1977, alors que Garouste décorait le Palace avec son épouse Élisabeth Garouste, il fit un songe étrange : une voix d'autorité lui affirmait qu'il existait deux sortes d'individus, les classiques et les Indiens. Au réveil, perplexe devant cette opposition incongrue, c'est Ribes, fort de sa licence d'espagnol, qui déchiffra l'énigme : « *Tu as fait un jeu de mots entre classique et cacique.* » Un cacique désigne à la fois un chef indien et, dans le langage courant, un notable brillant et bien installé.

Vivre avec la bipolarité : éviter les émotions fortes, cultiver la lucidité

Gérard Garouste ne cache pas sa fragilité psychique. Atteint de bipolarité, diagnostiqué et suivi depuis de nombreuses années, il explique avec une franchise désarmante comment il compose au quotidien avec cette maladie. Son mot d'ordre : éviter les émotions fortes qui pourraient déclencher une crise de délire.

Il suit un protocole médical rigoureux : une visite mensuelle à l'hôpital Sainte-Anne auprès du professeur Bellivier, devenu au fil du temps un ami. La surveillance des médicaments est constante, les dosages ajustés avec précision. Cette discipline n'entrave pourtant pas sa créativité, bien au contraire. Dans son atelier de gravure, qu'il nomme affectueusement son « studio », l'artiste s'est créé un cocon où trônent les photographies de ses quatre petits-enfants. Car l'homme qui ne voulait pas d'enfants, persuadé qu'il en serait incapable, a été rattrapé par la vie. Son épouse Élisabeth lui a posé un ultimatum sans appel : « *Si tu veux vivre avec moi, il me faut des enfants, sinon on se quitte.* » Aujourd'hui, Garouste reconnaît humblement : « *J'avais raison d'ailleurs* », avant d'ajouter avec fierté qu'il est désormais « *très heureux* » de cette descendance qui l'ancre dans le réel.